



Décryptage d'une œuvre

Même regard sur les quatre MAH

Pascale Zimmermann

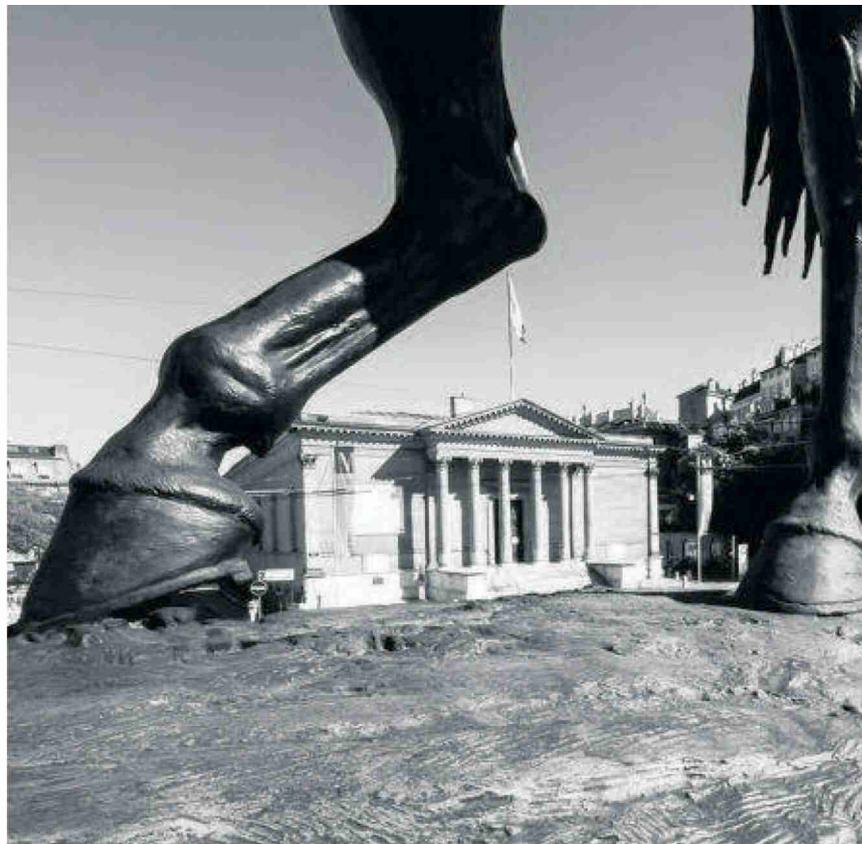
Son compte Instagram @majicmiju est alimenté régulièrement. La substance y est esthétique, mais pas que. Une fois l'émotion domptée par le capteur de son appareil numérique, Michel Juvet convoque le raisonnement: «Je travaille d'instinct, mais tout de suite après, j'ai besoin de donner un sens, de dégager une thématique, de tisser des liens», commente celui qui a gagné le concours lancé par le MAH sur Instagram. Il s'agissait de mettre en valeur les quatre Musées d'art et d'histoire (MAH): le bâtiment Camoletti de la rue Charles-Galland, la Maison Tavel, le Musée Rath et le Cabinet d'arts graphiques, jumelé à la Bibliothèque d'art et d'archéologie. Quatre lieux, quatre

catégories et quatre prix pour le photographe - que l'on hésite à qualifier d'amateur, même éclairé - banquier privé et analyste financier de profession.

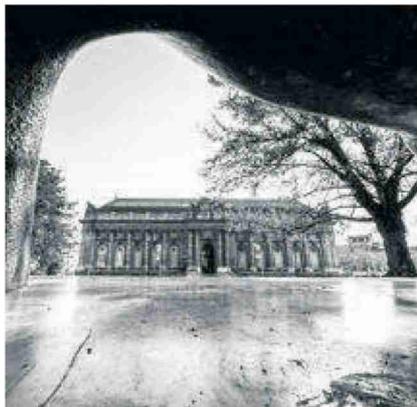
Les photos primées s'affichent en grand format devant chacune des institutions jusqu'au 27 août. Elles seront aussi visibles dans les Bastions (du 6 au 31 juillet) et sur la promenade de Saint-Antoine (du 1er au 27 août). Un traitement spécial est réservé aux clichés de Michel Juvet puisqu'il a opté pour la cohérence: photo carrée, traitement en noir et blanc, détail insolite sur lequel il focalise son attention. «Je suis parti dans l'esprit du concours un matin tôt, le dimanche de Pâques je crois, pour ne pas être gêné par les voitures. Je cherchais des angles qui permettraient de voir autrement ces endroits connus de tous. Mes proches me disent souvent que «j'ai l'œil». Je ne comprends pas comment ça fonctionne

dans le cerveau, mais je sais que je suis bombardé de lumière, de contrastes, d'images, et que l'urgence en moi de prendre une photo est irrésistible. Comme ces grands criminels qui ont besoin de tuer! (rires)»

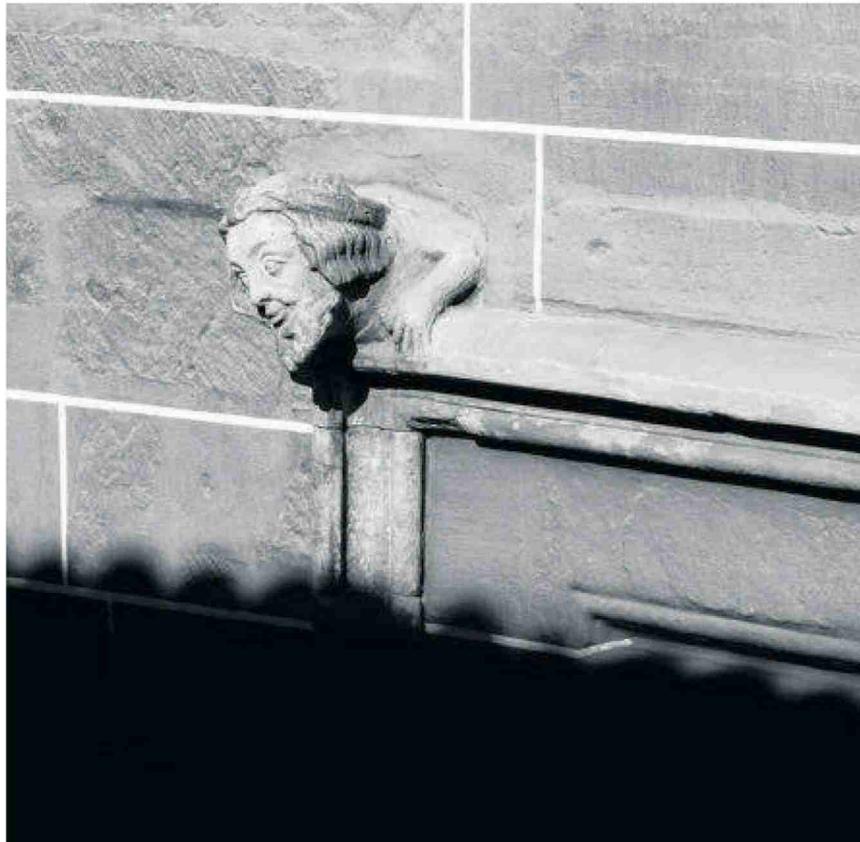
Heureusement pour nous, Michel Juvet s'en tient à la capture de l'image. En 2011, un voyage dans la région des Grands Lacs d'Afrique de l'Est change tout. Il rencontre des femmes violées et, «incapable de rentrer à Genève les bras ballants», publie un livre de photos assorties des textes de deux poètes locaux, *Même le ciel ne pleure plus* (Slatkine). Il se penche ensuite sur la redécouverte d'un opéra avec *The Veremonda resurrection*, puis publie, l'an dernier, un travail étonnant: photographe à Paléo pour *Bilan*, il séquestre les pieds des artistes dans l'ouvrage *Paléo. Portraits en pied* (Slatkine).



● Le Musée Rath, sur la place Neuve, a poussé Michel Juvet dans ses derniers retranchements: «Cette photo m'a contraint à quelques acrobaties!» Il voulait raconter une histoire, celle de Simon Rath, à l'origine du bâtiment néoclassique dédié aux beaux-arts en 1826. «Le général Rath est parti à la guerre en Russie, à cheval sûrement. Je voulais du coup établir un lien entre le musée et la statue équestre du général Dufour.» Pour prendre ce cliché, Michel Juvet grimpe sur le socle. Pas assez haut. Voitures et caténaires le gênent. Il se munit alors d'une perche et déclenche son appareil assorti d'un grand-angle par le biais de son iPhone. «Une voiture de police s'est arrêtée trois longues minutes à côté de la statue. Les flics m'ont observé, mais ils ont dû me juger inoffensif car ils sont partis.» La texture polie et brillante des pattes du cheval contraste de manière intéressante avec le revêtement grumeleux du socle, sur lequel figurent le nom du sculpteur et la date. Le drapeau fiché sur le toit du Musée Rath trace dans le ciel un dard prêt à aiguiser la monture, dont la queue, en haut à droite, crée une heureuse diversion qui balaie l'œil.



● Le bâtiment Camoletti est pris au très grand-angle depuis la butte de l'Observatoire. Couché à plat ventre sous l'arche de la statue signée Henry Moore, Michel Juvet joue avec la plaque luisante sur laquelle «le MAH semble posé comme sur un lac gelé». Il met en scène «le contraste entre les courbes sensuelles, féminines» de l'œuvre et l'immeuble, «rectiligne, rigide, masculin». «C'est le sacre du printemps, le sacre du musée qui émerge après un long hiver.» L'empreinte de chaussure introduit l'aléatoire, l'accident. Michel Juvet a heureusement résisté à son «envie maniaque de nettoyer le socle».



● La Maison Tavel est la plus ancienne demeure privée genevoise. On y raconte aujourd'hui l'histoire urbaine, du Moyen Age au XIXe siècle. Le photographe a choisi de mettre en relief l'une des dix têtes sculptées sur la façade. Ce visage est espiègle, voire rusé. Il guette, scrute, espionne peut-être. On dirait le nain Frocin à l'affût des amants Tristan et Yseult blottis ensemble dans le pin. Un zeste de malice, c'est justement ce qu'il a fallu à Michel Juvet pour kidnapper Frocin dans son téléobjectif. «Comme j'ai l'esprit vagabond, je voulais prendre cette figure d'en haut. Je suis entré dans l'hôtel en face de la Maison Tavel, j'ai discuté avec le réceptionniste, qui a appelé le gérant. Je lui ai expliqué mon idée. Très aimable, il m'a installé dans la magnifique chambre en face de la tête. J'étais aux premières loges!» C'est le matin. L'ombre des tuiles arrondies dessine un feston sur la façade. Michel Juvet a nommé ce cliché *Après la lumière, les ténèbres*, reprenant en l'inversant la devise de Genève. «Je vois l'eau qui monte, inexorablement. L'homme est inquiet. Réfugié sur un muret, il va devoir sauter. Y arrivera-t-il?»



● Atlas portant le monde? Poséidon scrutant les vagues? Ce visage de pierre suscite chez Michel Juvet un sentiment d'enfermement: «Il est pris au piège, capturé. Il en a marre d'être dans ce mur!» Aussi le photographe a-t-il tracé une ligne de fuite entre le regard et le panneau marqué d'un M majuscule, signalant l'entrée du Cabinet d'arts graphiques et de la Bibliothèque d'art et d'archéologie. Pris au *fisheye*, le cliché donne sciemment une importance démesurée à la tête par rapport à l'ensemble du bâtiment, un bel hôtel particulier de la promenade du Pin.